



CE LIVRE A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE
PARTENARIAT DE L'ASSOCIATION
LES AMIS DES GRANDS CARACTÈRES
ET LE SOUTIEN DE LUCIE CARE,
FONDS DE DOTATION DÉDIÉ AUX
JEUNES DÉFICIENTS VISUELS.



Lucie Care

Pour les jeunes déficients visuels

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES FAUSSES CONFIDENCES

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Jeu de l'amour et du hasard
L'Île des esclaves

MARIVAUX

LES FAUSSES CONFIDENCES

*COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
PAR LES COMÉDIENS-ITALIENS
LE SAMEDI 16 MARS 1737*



VOIR DE PRÈS

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

Première représentation, 1737.

ISBN 978-2-37828-606-4

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

LES PERSONNAGES

ARAMINTE, *FILLE DE MADAME ARGANTE.*

DORANTE, *NEVEU DE MONSIEUR REMY.*

MONSIEUR REMY, *PROCUREUR.*

MADAME ARGANTE.

ARLEQUIN, *VALET D'ARAMINTE.*

DUBOIS, *ANCIEN VALET DE DORANTE.*

MARTON, *SUIVANTE D'ARAMINTE.*

LE COMTE.

UN DOMESTIQUE PARLANT.

UN GARÇON JOAILLIER.

La scène est chez madame Argante.

ACTE PREMIER

Scène première

DORANTE, ARLEQUIN

ARLEQUIN, *INTRODUISANT DORANTE* : Ayez la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle, mademoiselle Marton est chez Madame et ne tardera pas à descendre.

DORANTE : Je vous suis obligé.

ARLEQUIN : Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie de peur que l'ennui ne vous prenne, nous discuterons en attendant.

DORANTE : Je vous remercie, ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN : Voyez, Monsieur, n'en faites point de façon, nous avons ordre de Madame d'être honnête, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE : Non, vous dis-je, je serais bien aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN : Excusez, Monsieur, et restez à votre fantaisie.

Scène II

DORANTE, DUBOIS ENTRANT AVEC UN AIR DE MYSTÈRE.

DORANTE : Ah ! te voilà ?

DUBOIS : Oui, je vous guettais.

DORANTE : J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a intro-

duit ici, et qui voulait me désennuyer en restant. Dis-moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS : Non, mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit, qu'il arriverait. (*IL CHERCHE, ET REGARDE.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE : Je ne vois personne.

DUBOIS : Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy votre parent ?

DORANTE : Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur ; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier, il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me

présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton. Voilà tout, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne ; il me paraît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive !

DUBOIS : Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot je suis content de vous, vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime, et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE : Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi ? ma fortune serait

la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS : Hé bien, vous vous en retournerez.

DORANTE : Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances ; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS : Point de bien ! Votre bonne mine est un Pérou : tournez-vous un peu que je vous considère encore : allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois

déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE : Quelle chimère !

DUBOIS : Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE : Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS : Ah ! vous en avez bien soixante, pour le moins.

DORANTE : Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS : Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz

des nouvelles, vous l'avez vue, et vous l'aimez ?

DORANTE : Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS : Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera : adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Remy, nous voilà embarqués, pour-

suivons. *(IL FAIT QUELQUES PAS, ET REVIENT.)*
À propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour et moi nous ferons le reste.

Scène III

MONSIEUR REMY, DORANTE

MONSIEUR REMY : Bonjour, mon neveu, je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir, on est allé l'avertir. La connaissez-vous ?

DORANTE : Non, Monsieur ; pourquoi me le demandez-vous ?

MONSIEUR REMY : C'est qu'en venant ici, j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins.

DORANTE : Je le crois.

MONSIEUR REMY : Et de fort bonne famille, c'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien ; la dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie ; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise ; vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE, *SOURIT À PART* : Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

MONSIEUR REMY : Hé bien, je vous avertis d'y penser ; tâchez de lui plaire ; vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance ; vous êtes mon héritier, mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai, sans